

Alejandro Maciel

**LA FAUTE
DES MORTS**

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Frédéric Gross-Quelen

La dernière goutte

Anatomie du pouvoir

Quand je suis entré dans la pièce, tout était dévasté. Les pages des livres étaient arrachées, la planche anatomique du cou gisait sur le sol, en mille morceaux, les placards, les tiroirs étaient ouverts, les draps jetés aux pieds des lits. Tout. Détruit. Anéanti. Moi, je ne savais rien. Je te jure que je ne savais rien. Ça te fait rire, hein ? « Comment croire un athée sur parole ? » Question absurde ! Tu le sais aussi bien que moi : croire tout ce qu'on raconte, c'est le meilleur moyen d'éviter de penser. C'est comme douter de tout. Je me suis assis sur le matelas d'Ingrid. J'ai pris ma tête entre mes mains. Je l'ai serrée de toutes mes forces. Et j'ai fondu en larmes. Je n'y comprenais rien. Ce qu'on entendait dire un peu partout venait de se produire.

J'étais ici, au cœur de l'Argentine, et je ne savais rien. Toi non plus, tu ne savais rien. Tu n'étais pas né. Nous ne savions rien. Ni des idées, ni du pouvoir.

Et vous ? Vous saviez, vous ?

Eux, ils savaient. Ils savaient tout de « l'art de la guerre ». Mais moi ? Rien. Nous ne savions rien de ce qui se passait dans ce pays que nous avons bâti en entassant l'or sur la crasse. Nous avons commencé à l'époque

de Cornelio Saavedra¹. Militaires militants, mon p'tit. Matons d'une porcherie. Médisant, moi? Matons d'un côté, matés de l'autre, et tout ce beau monde au milieu de la poussière de poudre. Tous conviés à la grande foire du vingtième siècle, où celui qui la ferme crève la gueule ouverte, où celui qui l'ouvre est bon pour l'ESMA, l'École Supérieure de Mécanique de la Marine². Et tu veux que je te dise ce qu'on leur faisait, à tous ces morveux, à toutes ces gamines, parqués comme des rats dans une École de Mécanique des Armées? On les faisait chanter. Chanter le cantique des cantiques des hommes et des noms arrachés de force pour nourrir les listes dressées par ceux qui traquaient vos pensées à coups de gégène, sous le contrôle d'honorables médecins ayant fait allégeance à la croix militaire. La porcherie, nous, on savait bien qu'elle était là, mais on ne pouvait rien voir. Cernés par le brouillard du fleuve Riachuelo, aussi aveugles que monsieur Œdipe. Nous percevions chaque signe de ce qui se passait au-dehors. Mais personne ne voulait rien voir. C'était plus prudent de se foutre le doigt dans l'œil, de se le carrer jusqu'à l'omoplate. Faire comme si rien ne se passait dans la région. Qui pensait, à Corrientes, parmi ces gens très catholiques, très conservateurs? Ce qui se passait au-dehors? Purs ragots! Ce qui se passait au Tucumán? Conneries de gauchistes, drainées par le

¹ Militaire et homme d'État ayant joué un rôle décisif dans l'indépendance de l'Argentine. (Sauf indication contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

² Pendant la dictature, l'ESMA devint un des centres de torture clandestins.

vieux fou. Tout ça, ça s'est terminé par des coups de feu à Ezeiza¹. À son retour d'Espagne, Perón n'était plus Perón. Tout ce qui restait de lui, c'était Juan Domingo, vieillard cacochyme, pauvre ruine victime de sa faiblesse, idole de la gauche et de la droite acculée par la mafia des masses, pitoyable miroir de notre société divisée par les haines.

D'où tirait-il sa force ?

Les mythes se nourrissent de la distance, de l'absence. Comme l'amour. L'image de cet homme avait acquis une telle aura qu'on le crut tout-puissant. Il avait tant fait pour les pauvres, le bon Dieu Perón ! Il s'était mesuré aux puissants, et sa verve avait su persuader les oubliés de cette terre d'abondance. Mais là-bas, en Espagne, cloîtré derrière la Porte de Fer, entouré du cadavre révééré, du sorcier et de la danseuse², il a perdu la boule. Il s'est mis hors-jeu, sans se rendre compte de rien, prisonnier de la nébuleuse d'où il regardait le pays, derrière la brume du temps. Au début des années soixante-dix, son Argentine était encore celle des années quarante. C'est dangereux de tout savoir, oui, mais c'est encore plus dangereux de tout ignorer.

Vous ne saviez rien, vous et les autres ? Comment c'est possible ?

On n'avait que des bribes. L'information était sous

¹ Le retour de Perón à l'aéroport d'Ezeiza, le 20 juin 1973, fut le théâtre d'un massacre orchestré par ses adversaires.

² Allusions aux trois personnages clés de l'entourage de Perón : Eva, sa défunte épouse, Isabel, sa dernière épouse (« la danseuse »), José López Vega, son ministre (« le sorcier », en raison de son goût pour l'ésotérisme rosicrucien).

contrôle. Les docteurs Mariano et Bernardo¹, ces apôtres des causes désespérées, ne sortaient jamais de leur réserve. Ils nous abreuyaient d'authentiques mélodrames, qui tenaient tout le pays en haleine : une famille qui avait perdu son gosse, les frères parricides, la Coupe du Monde de football organisée par les Forces Armées, la construction des autoroutes. Rien que des slogans. « Nous, les Argentins, nous sommes justes, nous sommes humains. »

Si on voulait vivre en paix dans notre société, mieux valait ne pas se mêler du reste. La réalité, si solide, repose sur des illusions qui partent en fumée. Mais pour une fois, la fumée n'était que poussière. Un tourbillon de casernes, de voitures, de cadavres. Et moi, encore en vie. Et moi, qui n'en peux plus. Pourquoi moi ? Tu vois comme la nature peut se tromper ? Elle aurait dû me liquider, non ?

Vous en avez assez de vivre ?

Il me faut vivre en sourdine, je suis mort de la tête aux pieds. Comme l'injustice tapie dans l'ombre menace la justice du palais, moi, je sens que ma lâcheté est en train de mitrailler le peu de vie qu'il me reste. J'aimerais me tuer, je ne suis qu'un imbécile. Le compère Darwin nous l'a bien dit : « Ceux qui servent à rien, aux chiottes, peuvent crever ! » Ce dont Mère Nature a besoin, c'est de gens assez lucides et assez forts pour survivre. Cette pute se fiche pas mal des tarés congénitaux de mon espèce. Ce qu'elle réclame, c'est des athlètes de la finance pour

¹ Mariano Grondona et Bernardo Neustadt, personnalités de la télévision, soupçonnés de complaisance envers la dictature militaire.

lui édifier des paradis fiscaux, des génies de la *Fundación Mediterránea*¹ capables de te foutre en l'air en deux ans un pays que nos vieux ont mis deux siècles à bâtir, de leurs propres mains. Liquidation totale! Rien à branler des faibles qui tombent comme des mouches! Maman Nature donne la becquée aux bestioles les plus aptes. Pour les autres, coup de pied au cul, crever la dalle et tout le tintouin: sida, tuberculose, tiques, n'importe quoi; pourvu qu'elle se débarrasse de ces parasites. Et me voilà encore en train de chialer mon air de tango. Nous, les Argentins, nous sommes condamnés à chialer un interminable air de tango: *Ô Misère! Ô Bandonéon! Ô mon Cœur! Toi, malédiction rauque et miséreuse, Toi, petite larme de rhum qui m'entraîne au fond du trou Où la boue se soulève. La vie est une blessure absurde! Je te fais mal, je sais, À chialer ma vinasse sermonneuse.* Qu'est-ce que la conscience, jeune entêté? Un puits sans fond où atterrissent les déchets de l'Histoire, la corbeille où l'on recycle le passé. Tu te rappelles ces conneries? « L'Histoire, c'est la science de récupérer le passé. »

Non. L'Histoire, c'est l'instrument dont se servent les politicards pour justifier leurs erreurs.

Parfois, j'oublie que tu es là, que tu portes en toi les signes de cette vie qui me colle à la peau comme un placenta.

On était des naïfs. On jouait avec le feu. Mais quel mal y a-t-il à penser? On croyait que la pensée nous affranchirait du devoir. Ingrid venait du Chaco, Loisa,

¹ Centre de recherche économique d'inspiration néolibérale.

du Formosa, le beau César, de je ne sais quel village de Santa Fe, Juanca, d'Oberá de Misiones.

Mais à Buenos Aires, on savait qu'une Ford Falcon verte...

C'est bien là le problème, dans ce pays : à Buenos Aires, on sait tout, on ne fait rien. À l'intérieur, on ne sait rien et on fait ce qu'on peut. Mais on ne peut pas faire grand-chose quand on ne sait rien. Il faut regarder derrière soi pour déchiffrer la vie, mais il faut regarder devant pour l'écrire.

Qui a commencé ce... jeu ?

Ce jeu ? Une personne vraiment libre se doit d'obéir aux lois justes et d'enfreindre les lois injustes. C'est peut-être ça que les religieuses ont voulu m'inculquer. Enfin, je ne sais pas. Moi, c'est ce que j'ai toujours compris, en tout cas. J'ai été élevé par des religieuses insoumises. Elles m'ont enseigné un anti-catéchisme qui obéissait plus aux lois du hasard qu'à Dieu. Celui-là, la mère supérieure l'appelait « Le Fantôme ». Je crois que c'est avec Loisa que tout a commencé. Le jour où elle a rapporté un livre de Proudhon sur la propriété privée. Nous étions en train de lire le cours d'anatomie topographique et fonctionnelle. Chaque chapitre nous semblait si barbant, si aride ! Rien que du par cœur, et nous avions l'âme amnésique ! « Muscles de l'avant-bras ». Tu te rends compte ? Deux cent trente-six muscles reliant tel os à telle épiphyse, s'insérant dans la tête externe de l'apophyse cubitale, rejoignant telle artère, telle autre veine, le nerf radial. Et tout d'un coup, Juanca qui nous lisait ces pages sur la propriété privée et les seigneurs féodaux. Jamais personne